

CHAPITRE I

DÉPART POUR WILLIAM-HENRY

L'un des caractères particuliers des guerres qui ont eu lieu dans les colonies de l'Amérique septentrionale est qu'il fallait braver les fatigues et les dangers des déserts avant de pouvoir livrer bataille à l'ennemi. Une large ceinture de forêts séparait les possessions des provinces hostiles de la France et de l'Angleterre. Les combattants passaient quelquefois des mois entiers à lutter contre les torrents et à se frayer un passage entre les gorges des montagnes, en cherchant l'occasion de donner des preuves plus directes de leur intrépidité.

Sur toute la vaste étendue de ces frontières, il n'existait aucun district qui témoignât mieux de la cruauté des guerres que le pays situé entre les sources de l'Hudson et les lacs adjacents. Les facilités que la nature y offrait à la marche des combattants étaient trop évidentes pour être négligées. Le lac Champlain s'étendait des frontières du Canada jusque sur les confins de la province de New-York, et formait un passage naturel dont les Français avaient besoin d'être maîtres pour pouvoir frapper leurs ennemis. En se terminant du côté du sud, le Champlain recevait les tributs d'un autre lac, que les Anglais appelaient lac Saint-Georges et les autochtones lac Horican. Cette région devint l'arène sanglante dans laquelle se livrèrent la plupart des batailles qui avaient pour but de décider de la souveraineté sur les colonies.

Et c'est ici que se passèrent les événements que nous allons essayer de rapporter, pendant la troisième année de la dernière guerre que se firent la France et la Grande-Bretagne, pour se disputer la possession d'un pays qui était destiné à n'appartenir ni à l'une ni à l'autre.

L'incapacité de ses chefs militaires avait fait déchoir la Grande-Bretagne de cette élévation à laquelle l'avaient portée les talents de ses anciens guerriers et hommes d'État. Elle n'était plus redoutée par ses ennemis et, tout récemment encore, une armée d'élite, regardée comme invincible, avait été honteusement mise en déroute par une poignée de Français et d'Indiens. Ce désastre avait marqué durablement les esprits, et les colons alarmés croyaient entendre les hurlements des sauvages se mêler à chaque bouffée de vent qui sortait des immenses forêts de l'ouest. Le caractère

effrayant de ces ennemis sans pitié augmentait au-delà de tout ce qu'on pourrait dire les horreurs naturelles de la guerre. Des exemples sans nombre de massacres récents étaient encore vivement gravés dans les souvenirs, et même dans les plus grandes villes, la crainte commença à l'emporter sur les calculs de la raison et sur le courage.

Quand donc on apprit au fort Édouard qu'on avait vu Montcalm remonter le Champlain avec une armée aussi nombreuse que les feuilles des arbres, on ne douta nullement que ce rapport ne fût vrai. Cette nouvelle avait été apportée par un courrier indien, également porteur d'un message de Munro, le commandant du fort William-Henry, qui demandait qu'on lui envoyât un renfort considérable, sans perdre un instant.

Les deux forts étaient séparés de cinq lieues et le chemin qui communiquait de l'un à l'autre avait été élargi pour donner passage aux fourgons. Il avait fallu à l'Indien deux heures pour parcourir la distance, qui pouvait aisément être franchie par un détachement de troupes avec munitions et bagages entre le lever et le coucher du soleil. L'Écossais Munro, qui commandait le fort William-Henry, était à la tête d'un seul régiment, trop faible pour résister à l'ennemi. Mais le fort Édouard était commandé par le général Webb, qui avait sous ses ordres une garnison de cinq mille hommes. En réunissant les divers détachements qui étaient à sa disposition, cet officier aurait pu mettre dix mille hommes en ligne contre l'entreprenant Français.

Ainsi, le bruit se répandit qu'un détachement de quinze cents hommes d'élite devait se mettre en marche au point du jour pour William-Henry. Très vite des ordres arrivèrent du quartier général du commandant en chef, pour enjoindre aux corps qu'il avait choisis pour ce service de se préparer promptement à partir.

Le lendemain, dès l'aube, le sommeil des troupes fut interrompu par le roulement du tambour, et en un instant tout le camp fut en mouvement. Le détachement choisi fut bientôt en ordre de marche. Pendant que les mercenaires du roi, instruits et disciplinés, marchaient fièrement à la droite de la ligne, les miliciens, plus modestes, se rangeaient sur la gauche. Les éclaireurs partirent. Une forte garde précéda et suivit les lourdes voitures qui portaient le bagage. Bientôt le son des fifres s'éloigna peu à peu, et la forêt sembla avoir englouti la masse vivante qui venait d'entrer dans son sein.

Cependant, devant la cabane du général Webb, un autre départ s'apprêtait. Six chevaux attendaient là, dont deux au moins étaient destinés à être montés par des femmes. Un troisième portait les harnais et les armes d'un officier de l'état-major. La simplicité des accoutrements des autres les destinait à des domestiques. À quelque distance de ce spectacle s'étaient formés des groupes de curieux qui observaient ces préparatifs.



Il y avait parmi eux un homme qui, par son air et ses gestes, attirait immanquablement l'attention. Sa taille surpassait celle de ses compagnons. Il avait la tête grosse, les épaules étroites, les bras longs, les mains petites et presque délicates, les cuisses et les jambes grêles mais d'une longueur démesurée, et ses genoux monstrueux auraient paru effrayants si ses pieds n'avaient pas été d'une dimension plus effrayante encore. Les vêtements mal assortis de cet individu ne servaient qu'à faire ressortir encore davantage le défaut évident de ses proportions. Il avait un habit bleu de ciel, à pans larges et courts, portait des culottes collantes de maroquin jaune attachées aux genoux par des rubans blancs, des bas de coton rayés et des souliers à l'un desquels était attaché un éperon. De l'une de ses poches sortait un instrument qui aurait pu passer pour quelque engin de guerre dangereux et inconnu. Un énorme chapeau, de même forme que ceux que portaient les ecclésiastiques, prêtait une sorte de dignité à une physionomie qui annonçait plus de bonté que d'intelligence.

Tandis que les différents groupes de soldats se tenaient à quelque distance de la demeure du général Webb, ce personnage se promenait tranquillement au milieu des domestiques, qui attendaient avec les chevaux.

– Je suis porté à croire, l'ami, dit-il, que cet animal n'est pas né en ce pays, et qu'il vient de quelque contrée étrangère. Jamais je n'ai vu un animal qui ressemblât si bien au cheval de guerre décrit dans l'Écriture. Il semblerait que la race des chevaux d'Israël s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Ne le pensez-vous pas, l'ami ?

Ne recevant aucune réponse, il leva les yeux sur l'être silencieux auquel il s'était adressé par hasard, et y trouva un nouveau sujet d'admiration. C'était le coureur indien qui avait apporté au camp de si fâcheuses nouvelles la soirée précédente. Il portait le tomahawk et le couteau de sa tribu, et cependant son extérieur n'était pas tout à fait celui d'un guerrier. Les couleurs dont les sauvages composent le tatouage de leur corps quand ils s'apprêtent à combattre s'étaient fondues et mélangées, et seul son œil, brillant comme une étoile, conservait tout son feu naturel et sauvage. Son regard, pénétrant mais circonspect, rencontra un instant celui de l'Européen, et changea aussitôt de direction, par astuce ou par dédain.

Un mouvement général se fit, annonçant l'arrivée de celles qu'on attendait pour partir. L'admirateur du beau cheval de guerre fit aussitôt quelques pas en arrière pour aller rejoindre une petite jument maigre, qui paissait un reste d'herbe fanée dans le camp. Appuyant un coude sur une couverture qui tenait lieu de selle, il regarda partir la cavalcade, tandis que le poulain de la jument décharnée achevait tranquillement son repas du matin.

Un jeune homme en uniforme d'officier conduisit deux dames vers leurs chevaux. L'une d'elles, la plus jeune, laissa entrevoir son beau teint, ses cheveux blonds et ses yeux d'un bleu foncé. La seconde cachait ses charmes aux regards des soldats avec un soin qui paraissait annoncer l'expérience de quatre à cinq années de plus.

Dès qu'elles furent en selle, le jeune officier sauta sur son cheval de bataille. Tous trois saluèrent Webb et, suivis de leurs domestiques, ils se dirigèrent vers la sortie du camp. Pendant qu'ils parcouraient cette courte distance, on ne les entendit pas prononcer une parole ; seulement la plus jeune des deux dames poussa une exclamation lorsque le coureur indien passa près d'elle pour rejoindre la tête de la cavalcade. La seconde ne dit rien, mais dans sa surprise elle laissa son voile se soulever, et ses traits indiquaient en même temps l'admiration et l'horreur, tandis que ses yeux noirs suivaient les mouvements du sauvage. Les cheveux de cette dame étaient noirs et brillants comme le plumage du corbeau ; son teint n'était pas brun, mais coloré. Il n'y avait rien de vulgaire ni d'outré dans cette physionomie pleine de dignité. Rabattant alors son voile, elle baissa la tête et continua à marcher en silence.





CHAPITRE II

RENCONTRE INSOLITE

Tandis que cette dame s'égarait dans ses pensées, l'autre se remit de ses émotions et, souriant elle-même de sa faiblesse, elle dit au jeune officier qui était à son côté :

– Voit-on souvent dans les bois des apparitions semblables, Heyward ?

– Cet Indien est un coureur de notre armée, répondit le jeune officier. Il s'est offert pour nous conduire au lac par un sentier peu connu, mais plus court que le chemin que nous serions obligés de prendre en suivant la marche des troupes.

– Cet homme ne me plaît pas, répondit la jeune dame. Sans doute vous le connaissez bien, Duncan, sans quoi vous ne vous seriez pas si entièrement confié à lui ?

– Oui, je le connais. Il est Canadien de naissance, et cependant il a servi avec nos amis les Mohawks. Il a été amené parmi nous par suite d'un incident dans lequel votre père se trouvait mêlé, et celui-ci le traita, dit-on, avec sévérité. Mais j'ai oublié cette histoire ; il suffit qu'il soit maintenant notre ami.

– S'il a été l'ennemi de mon père, il me plaît moins encore ! s'écria Alice.

– Il s'arrête, interrompit le major. Le sentier que nous devons suivre est sans doute près d'ici.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où l'Indien les attendait, celui-ci leur montra de la main un sentier étroit qui s'enfonçait dans la forêt.

– Voilà donc notre chemin, dit le major en baissant la voix.

– Qu'en pensez-vous, Cora ? demanda Alice, inquiète. Si nous suivions la marche du détachement, ne serions-nous pas plus en sûreté ?

– Faut-il nous méfier de cet homme parce que sa peau n'est pas blanche ? demanda froidement Cora.

Alice n'hésita plus, et fut la première à suivre le coureur dans le sentier étroit et obscur. Les domestiques avaient dû recevoir des instructions, car ils continuèrent à suivre la route qu'avait prise le détachement. Cette mesure avait été suggérée par leur guide, afin de laisser moins de traces de leur passage, si par hasard quelques sauvages canadiens avaient pénétré si loin en avant de l'armée. Bientôt, les voyageurs se trouvèrent sous la voûte sombre des grands arbres.

Soudain un bruit se fit entendre dans le lointain. Le major arrêta son coursier sur-le-champ, et ses deux compagnes l'imitèrent. Ils virent alors un poulain courant comme un daim à travers les troncs des pins, puis ils aperçurent l'individu que nous avons déjà décrit. Il s'avançait aussi rapidement que le permettait l'état précaire de sa jument. Le front d'Heyward s'éclaircit peu à peu quand il put distinguer cette figure originale, et ses lèvres laissèrent échapper un sourire quand l'étranger ne fut plus qu'à quelques pas de lui. Alice ne fit pas de grands efforts pour retenir un éclat de rire, et les yeux noirs et pensifs de Cora brillèrent même de gaieté.

– Cherchez-vous quelqu'un ici ? demanda Heyward à l'inconnu.

– Oui, sans doute. J'ai appris que vous vous rendiez à William-Henry, et comme j'y vais aussi, j'ai pensé que, de part et d'autre, nous ne serions pas fâchés de voyager en bonne compagnie.

– Pourquoi n'avez-vous pas suivi les troupes ? dit Heyward avec hauteur.

– Il n'est pas à propos que je me familiarise trop avec ceux que je suis chargé d'instruire, et c'est pourquoi je n'ai pas voulu suivre la marche du détachement. D'ailleurs, j'ai pensé qu'un homme de votre rang doit savoir mieux que personne quelle est la meilleure route, et je me suis décidé à me joindre à votre compagnie pour vous rendre le chemin plus agréable par un entretien amical.

– C'est une décision très arbitraire, répondit le major. Mais vous parlez d'instruction ; êtes-vous un de ces hommes qui tracent des lignes et des angles pour expliquer les mystères des mathématiques ?

– Je n'entends rien aux lignes et aux angles. Je n'ai d'autre mérite que quelques connaissances dans l'art d'offrir au ciel d'humbles prières par le secours de la psalmodie.

– Cet homme est évidemment un disciple d'Apollon, s'écria Alice ; je le prends sous ma protection spéciale. Heyward, permettez qu'il voyage avec nous.

Elle adressa au major un regard persuasif. Ce dernier céda à la douce influence de l'enchanteresse.

– Je suis charmée de vous rencontrer, dit la jeune fille à l'étranger en lui faisant signe de la suivre.

Tandis qu'ils reprenaient la route, la conversation s'engagea rapidement.

– La voix est donnée à l'homme, comme ses autres talents, pour qu'il en use, expliqua gravement le musicien. Personne ne peut me reprocher d'avoir jamais négligé les dons que j'ai reçus du ciel. Ma jeunesse a été entièrement consacrée à la musique ; mais je rends grâces à Dieu de ce que jamais une syllabe de vers profanes n'a souillé mes lèvres.

Pendant qu'il parlait, le psalmodiste tira de sa poche un livre de psaumes et, ayant ajusté sur son nez une paire de lunettes montées en fer, il ouvrit le volume avec un air de vénération solennelle. Alors, il appliqua à sa bouche l'instrument dont nous avons déjà parlé, en tira un son très élevé et très aigu, que sa voix répéta une octave plus bas, et chanta d'un ton doux, sonore et harmonieux. Une telle interruption du silence de la forêt ne pouvait manquer de frapper les autres voyageurs qui étaient un peu en avant. Heyward, retournant sur ses pas et s'adressant à l'étranger, interrompit l'exercice de ses talents en psalmodie.

– Quoique nous ne courions aucun danger, dit-il, la prudence nous engage à voyager dans cette forêt avec le moins de bruit possible. Vous me pardonnerez donc, Alice, si je nuis à vos plaisirs en priant votre compagnon de réserver ses chants pour une meilleure occasion.

Le major se tut tout à coup et tourna vivement la tête vers un gros buisson qui bordait le sentier. Il croyait avoir vu briller à travers les feuilles les yeux noirs de quelque sauvage. Mais n'apercevant rien et n'entendant aucun bruit, il pensa s'être trompé.

Heyward ne s'était pourtant pas mépris. La cavalcade venait à peine de passer lorsque les branches du buisson s'entr'ouvrirent pour faire place à une tête d'homme. L'Indien suivit des yeux les voyageurs, et une satisfaction féroce se peignit sur son visage quand il vit la direction que prenaient ceux dont il comptait faire ses victimes.





CHAPITRE III

FUNESTES SOUVENIRS

Le même jour, deux hommes flânaient sur les bords d'une rivière, à une heure de distance du camp de Webb. Ils avaient l'air d'attendre quelqu'un ou l'annonce de quelque événement. Le profond silence qui accompagne les chaleurs de juillet dans les solitudes de l'Amérique régnait dans ce lieu écarté, et n'était interrompu que par la voix basse des deux individus, par le bruit sourd que faisait le pivert en frappant les arbres de son bec, et par le son éloigné d'une chute d'eau.

L'un des hommes avait la peau rouge et les accoutrements bizarres d'un naturel des bois ; l'autre, quoique équipé d'une manière grossière et presque sauvage, annonçait par son teint qu'il avait une origine européenne. L'Indien était assis sur une vieille souche couverte de mousse. Sur son corps, presque nu, était dessiné l'emblème effrayant de la mort, tracé en blanc et en noir. Sa tête, rasée de très près, n'avait conservé que la touffe du scalp, et n'avait pour tout ornement qu'une grande plume d'aigle. Un tomahawk et un couteau à scalper étaient passés dans sa ceinture, et un fusil était posé en travers sur ses genoux. Sa large poitrine, ses membres bien formés et son air grave montraient qu'il avait atteint l'âge de la pleine maturité.

Le corps du blanc était celui d'un homme qui avait mené une vie dure et pénible. Il était grand et maigre ; mais tous ses muscles semblaient endurcis par l'habitude des fatigues et de l'intempérie des saisons. Il portait un vêtement de chasse vert, bordé de jaune, et un bonnet de peau dont la fourrure était usée. Il avait aussi un couteau passé dans une ceinture, mais point de tomahawk. Ses mocassins étaient ornés à la manière des naturels du pays, et ses jambes étaient couvertes de guêtres de peau lacées sur les côtés, et attachées au-dessus du genou avec un nerf de daim. Une gibecière et une poudrière complétaient son accoutrement, et un fusil à long canon était appuyé contre un tronc



d'arbre voisin. L'œil de ce chasseur, ou de ce batteur d'estrade, était petit, vif, ardent et toujours en mouvement.

– Vos traditions même se prononcent en ma faveur, Chingachgook, dit-il en se servant de la langue qui était commune à toutes les peuplades qui habitaient autrefois entre l'Hudson et le Potomac. Vos pères vinrent du couchant, traversèrent la grande rivière, combattirent les habitants du pays et s'emparèrent de leurs terres. Les miens vinrent du côté du levant, après avoir traversé le grand lac d'eau salée, et suivirent à peu près l'exemple que les vôtres avaient donné. Que Dieu soit donc juge entre nous, et que les amis ne se querellent pas à ce sujet !

– Mes pères ont combattu l'homme rouge à armes égales, répondit l'Indien avec fierté. N'y a-t-il donc pas de différence, Œil-de-Faucon, entre la flèche à pointe de pierre de nos guerriers et la balle de plomb avec laquelle vous tuez ? Vous contez l'histoire comme vos pères vous l'ont apprise. Mais que racontent vos vieillards ? Disent-ils à leurs jeunes guerriers que lorsque les Visages-Pâles ont combattu les Hommes-Rouges, ils avaient le corps peint pour la guerre et étaient armés de haches de pierre et de fusils de bois ?

– Je veux bien convenir que les hommes de ma couleur ont quelques coutumes que je ne saurais approuver. Mais toute histoire a ses deux faces. Ainsi je vous demande, Chingachgook, ce qui se passa quand nos pères se rencontrèrent pour la première fois.

L'Indien garda le silence pendant une minute, puis il commença son court récit avec une solennité qui semblait en rehausser l'apparence de vérité.

– Écoutez-moi, Œil-de-Faucon, et vos oreilles ne recevront pas de mensonges. Je vous dirai ce que m'ont dit mes pères, et ce qu'ont fait les Mohicans. Nous arrivâmes de l'endroit où le soleil se cache pendant la nuit. Nous combattîmes les Alligewis, et la terre fut rougie de leur sang. Depuis les bords de la grande rivière jusqu'aux rivages du grand lac d'eau salée, nous ne rencontrâmes plus personne. Les Maquas nous suivaient à quelque distance ; nous les repoussâmes au fond des bois avec les ours.

– J'ai entendu raconter tout cela, et je le crois, dit le chasseur, mais ce fut longtemps avant que les Anglais arrivassent dans ce pays.

– Les premiers Visages-Pâles qui vinrent parmi nous ne parlaient pas anglais. Ils arrivèrent dans un grand canot, quand mes pères eurent enterré le tomahawk au milieu des Hommes-Rouges. Alors, Œil-de-Faucon, nous ne faisions qu'un peuple, et nous étions heureux. Nous avions des femmes qui nous donnaient des enfants ; le lac salé nous fournissait du poisson ; les bois, des daims ; l'air, des oiseaux. Nous adorions le Grand-Esprit, et nous tenions les Maquas à une telle distance de nous qu'ils ne pouvaient entendre nos chants de triomphe. Les Hollandais débarquèrent et présentèrent à mes pères l'eau de feu. Ils en burent jusqu'à ce que le ciel parût se confondre avec la terre, et ils crurent follement avoir trouvé le Grand-Esprit. Ce fut alors qu'ils perdirent leurs possessions. Ils furent repoussés loin du rivage, et moi qui suis un chef et un Sagamore, je n'ai jamais vu briller le soleil qu'à travers les branches des arbres, et je n'ai jamais visité les tombeaux de mes pères.

– Mais où se trouve maintenant votre peuplade qui alla rejoindre ses parents dans le Delaware il y a tant d'années ?

– Tous sont partis pour la terre des esprits, un à un. Je suis au sommet de la montagne, c'est à mon tour de descendre dans la vallée ; et quand Uncas m'y aura suivi, il n'existera plus une goutte du sang des Sagamores, car mon fils est le dernier des Mohicans.

– Uncas est ici, dit une autre voix à peu de distance, avec le même ton doux et guttural ; que voulez-vous à Uncas ?